

Pascal Quignard

La razón

Traducción de Audomaro Hidalgo





[La razón]

ENSAYO

LA RAZÓN

La raison

Pascal Quignard

Traducción de Audomaro Hidalgo



La razón

La raison

Primera edición, junio de 2025

D.R. © Pascal Quignard

Traducción © Audomaro Hidalgo

D.R. © 2025, Cuadrivio

Avenida Universidad 650, departamento 601,
col. Letrán Valle. CP. 03650, Ciudad de México.

www.cuadrivio.com

ISBN 978-607-8775-20-0

Todos los Derechos Reservados. Queda prohibida la reproducción total o parcial de esta obra por cualquier medio o procedimiento, comprendidos la reprografía y el tratamiento informático, la fotocopia o la grabación, sin la previa autorización por escrito de los editores.

Impreso en México

Printed in Mexico

LA RAZÓN

La raison

Latron est le seul penseur que la Rome ancienne ait produit. Alors que Lucrèce ou Sénèque devaient tout à la Grèce, Latron réfuta la pensée des Grecs. Il eut ce mot: «La réflexion rationnelle est peut-être ce que l'on a fait de plus sentimental». Il disait: «à la sagesse, je ne connais pas de remède». C'est de lui enfin qu'est la formule: «Nul n'est bon volontairement».

Marcus Porcius Latron naquit à Cordoue en 696 de Rome (-57 de notre ère). Enfant, il perdit la mémoire six jours durant. Il composa des arguments et des discours dont aucun n'a été conservé.

Un coup de sabot d'une génisse avait failli le faire mourir, si bien qu'à quarante ans passés il devint étrange. Il prônait le voile sur le visage des femmes. Il aimait plus que tout chasser à l'épieu.

Exilé par Auguste en Espagne, il se tua en -4.

Latrón fue el único pensador que la antigua Roma produjo. Mientras que Lucrecio o Séneca debían todo a Grecia, Latrón refutó el pensamiento de los griegos. Decía: “La reflexión racional es quizá lo más sentimental que hemos hecho”. Decía: “No conozco remedio para la sabiduría”. De él es, en fin, la fórmula: “Nadie es bueno voluntariamente”.

Marco Porcio Latrón nació en Córdoba en el año 696 de Roma (57 a.c.). De niño perdió la memoria durante seis días. Compuso argumentos y discursos que no se han conservado.

La cox de una novilla casi lo mató, por lo que a los cuarenta años se volvió un extraño. Abogaba por velar el rostro de las mujeres. Le gustaba cazar con estaca más que cualquier otra cosa.

Exiliado por Augusto a España, se suicidó en el año 4 a.c.



I

Ils étaient quatre Espagnols qui s'étaient juré amitié: Clodius Turrinus le Père, Annaeus Seneca, L. Junius Gallion et Porcius Latron. Seuls les trois derniers firent le voyage de Rome. Seuls les deux derniers y passèrent l'essentiel de leur vie. Seul le dernier ne désira jamais revoir la terre rouge de l'Espagne.

Marcus Porcius Latron était né dans la cité de Cordoue en 696 de Rome (en -57 de notre ère) dans une famille de rang équestre. A la fin de sa vie il prétendait certaines fois qu'il avait aimé quatre choses, d'autres fois trois choses: la voix, le coït, la forêt. Il ajoutait parfois les livres mais il disait qu'il n'en goûtait qu'un petit nombre. Il composa quatre-vingt-seize controverses. Sénèque le Père affirme qu'il en aurait rédigé cent dix. Dans le roman, il appréciait l'énergie. Il souhaitait que la voix bondisse, que l'action aille à grande vitesse, que l'auteur en arrive au point où il cesse de pouvoir diriger. Sénèque a écrit: «Sa voix était robuste et sourde, voilée par les veilles et le manque de soins. Mais peu à peu elle s'élevait grâce à la puissance des poumons et, si peu de force qu'elle parût avoir aux premiers instants où il parlait, elle se renforçait dans son propre usage. Il ne se soucia jamais d'exercer sa voix. Il ne pouvait

Cuatro españoles se habían jurado amistad: Clodius Turrinus padre, Anneo Séneca, Junio Galión y Porcio Latrón. Sólo los tres últimos hicieron el viaje a Roma. Sólo los dos últimos pasaron ahí lo esencial de su vida. Sólo el último deseó no volver a ver nunca la roja tierra de España.

Marco Porcio Latrón nació en la ciudad de Córdoba en el año 696 de Roma (57 a.c.), en el seno de una familia de rango ecuestre. Al final de su vida, en algunas ocasiones, afirmaba haber amado cuatro cosas; en otras, sólo tres: la voz, el coito, el bosque. A veces agregaba los libros, pero decía que sólo le gustaban unos cuantos. Compuso noventa y seis controversias. Séneca padre afirma que habría redactado ciento diez. En la novela, apreciaba la energía. Deseaba que la voz se hiciera escuchar, que la acción transcurriera a gran velocidad, que el autor llegara al punto en que deja de dirigir. Séneca escribió: "Su voz era robusta y sorda, velada por las vigiliass y la falta de cuidado. Pero poco a poco se elevaba gracias a la potencia de sus pulmones y, por poca fuerza que pareciera tener cuando comenzaba a hablar, se fortalecía por su propio uso. Nunca se preocupó de ejercitar su voz. No podía perder los rudos y agrestes

perdre les habitudes rudes et agrestes de l'Espagne. Il vivait au gré de ce qui se présentait. Il ne faisait rien de tout pour sa voix, ne la conduisait pas de degré de la note la plus basse à la plus haute et, inversement, ne l'assujettissait pas à redescendre du ton le plus élevé par des intervalles égaux. Il n'essuyait pas la sueur à l'aide frictions. Il ne cherchait pas à faire revivre son souffle par le secours de la promenade». Quand il fut dans la force de l'âge, il perdit peu à peu la vue de son œil droit en multipliant les veilles. Il disait que la chandelle, près de la tablette, et le reflet de la flamme sur la cire (dont la tablette était enduite) avait brûlé l'œil. Il détestait les cheveux ondulés au fer. Il écrivait à toute allure et il disait de chacun de ses livres que c'était soit une biche soit un lynx qui avait sauté d'un fourré jusque dans son âme. Il avait une mémoire que tous les orateurs et les déclamateurs de la Rome d'alors lui enviaient. Enfant, pourtant, il avait perdu tous souvenirs. Cette perte de la mémoire avait coïncidé dans le temps avec la décision pleine de périls que prit César au sortir des portes de Ravenne devant un petit ruisseau qui s'appelait Rubico-ce qui veut dire en latin «faire rougir».

Porcius était âgé de neuf années quand il reçut ce coup de sabot d'une génisse dans le visage, qui le laissa évanoui durant six jours. Sénèque rapporte qu'il perdit dans cette circonstance la mémoire et qu'il fallut lui faire apprendre par cœur le détail d'une vie qu'il avait oubliée. Il conserva sur le visage une cicatrice qui partait du haut de l'oreille et qui allait jusqu'à l'arc que surmonte le sourcil. Le meuglement des taureaux et de vaches l'effraya toute sa vie. Il disait qu'âgé de quinze hivers il se dévoyait encore de son chemin pour éviter les champs où ils paissaient.

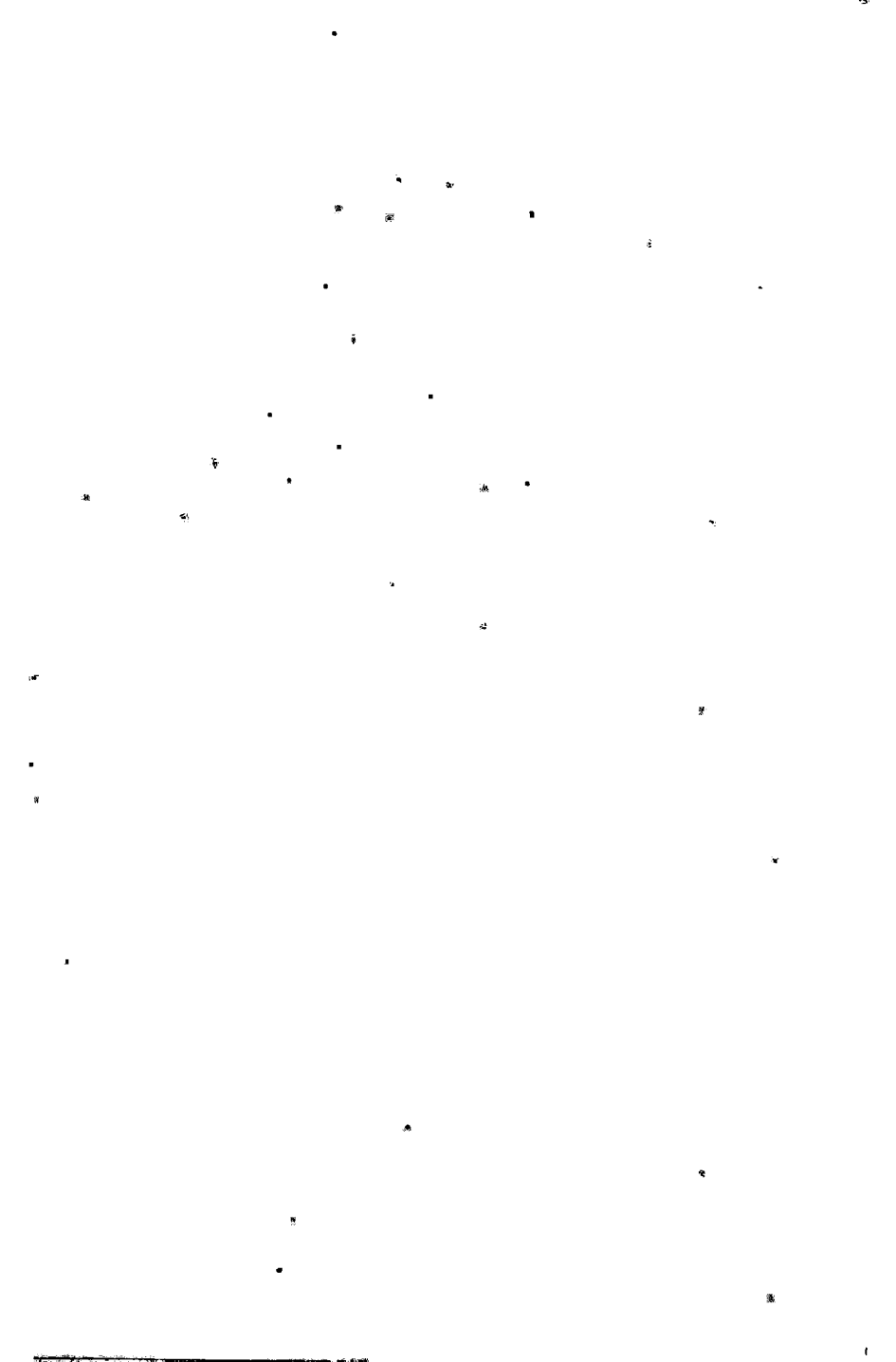
hábitos de España. Vivía a merced de lo que se presentaba. No hacía nada por su voz, no la conducía por grados de la nota más grave a la más aguda y, a la inversa, no la forzaba a descender del tono más agudo por intervalos iguales. No se secaba el sudor. No intentaba reanimar su aliento caminando”. Cuando estaba en la flor de la vida, perdió poco a poco la visión de su ojo derecho a consecuencia de las frecuentes vigili­as. Decía que la vela, cerca de la estantería, y el reflejo de la llama en la cera (de la que estaba recubierta la estantería), le habían quemado el ojo. Odiaba el cabello ondulado. Escribía a toda velocidad y decía de cada uno de sus libros que había sido un ciervo o un lince el que había saltado de un matorral a su alma. Tenía una memoria que todos los oradores y los declamadores de la Roma de entonces le envidiaban. De niño, sin embargo, había perdido todo recuerdo. Esta pérdida de la memoria había coincidido en el tiempo con la peligrosa decisión tomada por César al abandonar las puertas de Rávena frente a un pequeño arroyo llamado Rubicón, que significa “enrojecer” en latín.

Porcio tenía nueve años cuando recibió en la cara la coz de una novilla, que le dejó inconsciente durante seis días. Séneca cuenta que perdió la memoria y que tuvo que aprender de nuevo los detalles de una vida que había olvidado. Conservó una cicatriz en la cara que iba de la parte superior de la oreja hasta el arco por encima de la ceja. El mugido de los toros y las vacas le espantó toda su vida. Decía que a los quince años aún se desviaba de su camino para evitar los campos donde pastaban.

En el año 43 a.c. viajó a Roma en compañía de L. Anneo Séneca (éste último, cuarenta años después, tuvo tres hijos tras regresar a España y casarse con Helvia: Séneca

En -43 il se rendit à Rome en compagnie de L. Annaeus Seneca. (Ce dernier, quarante ans plus tard, eut trois fils, après qu'il fut revenu en Espagne et qu'il eut épousé Helvia: Sénèque le Proconsul, qui connut saint Paul, Sénèque le Philosophe, qui lia son destin à celui de l'empereur Néron, et Sénèque le Banquier, qui eut pour fils Lucain). Les deux jeunes Cordouans suivirent les leçons de Marullus. Marullus prescrivait qu'on fût brusque et qu'on fût court. Il exigeait que tout soit articulé jusqu'à la sécheresse dans le ton, précis jusqu'à la rudesse dans le vocabulaire, surprenant jusqu'à la brusquerie dans la construction de la phrase et, dans la durée, prompt jusqu'à être tranchant et presque trop court. Sec afin qu'on saisisse l'oreille. Rude afin qu'on touche l'esprit. Brusque afin qu'on retienne l'attention et qu'on inquiète le rythme du cœur. Court afin qu'on reste sur sa faim plutôt qu'on verse dans l'ennui.

el procónsul, que conoció a San Pablo, Séneca el filósofo, que unió su destino al del emperador Nerón, y Séneca el banquero, que tuvo por hijo a Lucano). Los dos jóvenes cordobeses recibieron lecciones de Márulo. Márulo prescribía que fueran bruscos y breves. Exigía que todo fuera articulado hasta la sequedad en el tono, preciso hasta la aspereza en el vocabulario, sorprendente hasta la brusquedad en la construcción de la frase y, en cuanto a la duración, puntual hasta ser cortante y breve. Seco para llegar al oído. Áspero para llegar a la mente. Brusco para retener la atención e inquietar el corazón. Breve, para dejar con hambre en lugar de aburrir.



II

Porcus vieillit et composa beaucoup. Le 7 décembre -43, Cicéron, comme il sortait sa tête des rideaux de sa litière, eut la tête tranchée par Popillius sur l'ordre d'Antoine. Très jeune, Latron s'en était pris à ce que les Grecs appelaient *logos* et que les anciens Romains nommaient *ratio*. C'est la raison. Il commença ses paradoxes par la discussion suivante: «Celui qui l'emporte au cours d'une controverse peut avoir tort. Celui qui sait mal argumenter peut avoir raison». Les déclamateurs qui comptaient parmi les plus âgés s'irritaient de ces provocations qui mettaient à chaque fois en cause leur art. Latron interdisait qu'on lance l'air du fond de la gorge avec trop de véhémence. Sa voix était sourde mais possédait une énergie qui naissait de la conviction. Cette énergie se lisait aussi dans son œil unique. Il aimait la chasse à courre. Il goûtait le naturel et la vérité. La formule qui est demeurée la plus vivante dans la mémoire de ceux qui suivirent ses cours est la suivante: «Pour des êtres qui désirent, la pensée argumentée est un manteau gaulois à capuchon». Il a prononcé cette phrase quand il avait passé quarante ans et qu'il était devenu étrange. Il est vrai qu'elle marie deux images qui n'ont guère à voir l'une avec l'autre. C'est l'enseignement de

Porcio envejeció y compuso mucho. El 7 de diciembre de 43 a.c., Cicerón, mientras sacaba la cabeza de las cortinas de su litera, fue degollado por Popilio bajo las órdenes de Antonio. De muy joven, Latrón había atacado lo que los griegos llamaban “Logos” y que los antiguos romanos nombraban “Ratio”. Es la razón. Latrón comenzaba sus paradojas con la siguiente afirmación: “El que gana una controversia puede estar equivocado. El que argumenta mal puede tener razón”. A los declamadores mayores les irritaban estas provocaciones, que siempre ponían en entredicho su arte. Latrón prohibía que se lanzara el aire desde el fondo de la garganta con demasiada vehemencia. Su voz era apagada pero poseía una energía nacida de la convicción. Esa energía también podía verse en su único ojo. Amaba la caza. Saboreaba la naturalidad y la verdad. La frase que ha permanecido más viva en la memoria de quienes siguieron sus cursos es la siguiente: “Para los seres que lo desean, el pensamiento argumentado es un manto galo encapuchado”. Pronunció esta frase cuando ya había pasado los cuarenta años y se había vuelto extraño. Es cierto que esta frase combina dos imágenes que poco tienen que ver entre sí. Fue la enseñanza de Márulo la que

Marullus qui prônait ces heurts entre un mot abstrait et un capuchon de manteau. Il soutenait qu'il ne fallait pas dire «*controversia*» mais qu'il fallait dire «*causa*». Il professait aussi qu'il ne fallait pas dire *scholastica* ni *declamatio* mais dire *dictio*. Toujours les auditeurs se pressèrent à ses lectures quand il lisait des romans. Annaeus Sénèque a écrit: «Jamais il ne relut la déclamation qu'il allait prononcer pour l'apprendre par cœur: il l'avait apprise en l'écrivant. Ce phénomène est d'autant plus digne d'être signalé qu'il écrivait, non pas lentement et en délibérant sur chaque mot, en tordant de cinquante manières sa phrase, mais avec la même impétuosité, pour ainsi dire, que celle qu'il avait en parlant. S'était-il donné du loisir, il se livrait à tous les jeux, à tous les divertissements. S'était-il jeté dans les forêts, sur les montagnes, il aurait rendu des points aux paysans nés sur les monts et dans les bois par sa force à supporter la fatigue et son adresse à chasser. La nature, secourue par l'éducation de l'enfance, lui avait donné une mémoire heureuse. Il avait acquis en outre un art incomparable pour loger et retenir ce qu'il ne devait pas oublier, si bien qu'il arrivait à conserver dans son souvenir les déclamations qu'il avait prononcées. Aussi les cahiers lui étaient-ils devenus superflus. Il disait qu'il écrivait directement sur son esprit». (Sénèque le Père, *Controversiarum liber primus*, XVII).

propugnó estos choques entre una palabra abstracta y el capó de un abrigo. Sostenía que no había que decir “controversia” sino “causa”. También enseñaba que no había que decir *scholastica* ni *declamatio* sino *dictio*. Los oyentes siempre se apresuraban a sus lecturas cuando leía novelas. Anneo Séneca escribió: “Nunca releía la declamación que iba a pronunciar para aprendérsela de memoria: la había aprendido escribiéndola. Este fenómeno es tanto más notable de mención cuanto que no escribía lentamente, deliberando sobre cada palabra, retorciendo la frase de cincuenta maneras, sino con la misma impetuosidad, por decirlo así, que cuando hablaba. Si hubiera tenido tiempo libre, se habría entregado a todo tipo de juegos y diversiones. Si se hubiera lanzado a los bosques y las montañas, habría sido superior a los campesinos nacidos en los montes y en los bosques por su fuerza para soportar el cansancio y su destreza en la caza. La naturaleza, ayudada por la educación de la infancia, le había dotado de una buena memoria. Es más, había adquirido un arte incomparable para almacenar y retener lo que no debía olvidar, hasta el punto de que era capaz de hospedar en su memoria las declamaciones que había pronunciado, de modo que los cuadernos se habían vuelto superfluos para él. Decía que escribía directamente en su mente”. (Séneca padre, *Controversiarum liber primus*, XVII).



III

Porcius Latron avait de l'inclination pour les forêts, les montagnes, les torrents, l'odeur et la chaleur des chevaux et les brames. S'il doutait que la raison fût rationnelle, il contestait qu'elle fût même raisonnable. Sénèque le Père a conservé un fragment de dialogue:

«—Sais-tu de quoi l'intelligence est issue?»

—L'intelligence est issue du désir de la lutte.

—Dans ce cas, si l'intelligence fournit les moyens de combattre autrui, la victoire est son dessein et non la vérité.

—Non, l'avenir d'un argument n'est pas la victoire mais le triomphe. Or, le triomphe ne s'assouvit ni dans la victoire ni dans la mise à mort: son élément est le cri public, le défilé, le jeu, la vision du sang versé et la possibilité de la grâce.

—Le cri, j'entends ce qu'il est. Le sang, je perçois ce qu'il est. Qui est la grâce?

—Gracier ne veut pas dire: «Je donne la vie» mais: «Je suis puissant au point de pouvoir prononcer ou retenir la mort».

La pensée désespérante de Porcius Latron témoigne plus que toute autre —plus que la pensée de Lucrèce ou celle de Tacite— de la réalité romaine.

Porcio Latrón sentía predilección por los bosques, las montañas, los arroyos, el olor y el calor de los caballos y los bramidos. Si dudaba de que la razón fuera racional, discutía que fuera incluso razonable. Séneca padre conservó un fragmento de diálogo:

“—¿Sabes de dónde procede la inteligencia?”

—La inteligencia procede del deseo de luchar.

—En ese caso, si la inteligencia proporciona los medios para luchar contra otros, la victoria es su designio, no la verdad.

—No, el futuro de un argumento no es la victoria sino el triunfo. Ahora bien, el triunfo no se satisface con la victoria o la matanza: su elemento es el grito público, el desfile, el juego, la visión de la sangre derramada y la posibilidad de la gracia.

—Oigo el grito, percibo la sangre. ¿Quién es la gracia?”

—Perdonar no significa “doy la vida” sino “soy tan poderoso que puedo pronunciar o negar la muerte”.

El pensamiento desesperante de Porcio Latrón atestigua más que ningún otro —más que el pensamiento de Lucrecio o el de Tácito— la realidad romana.

Il est possible que les guerres européennes de 1914 et de 1940 aient rendu peu convaincante la distinction entre civilisations. Elles ont en tout cas éteint la possibilité d'opposer rationalité et désordre meurtrier. Peu de pensées dans l'histoire sont convenues que la raison et la civilisation ne se sont jamais vraiment éloignées des forces sauvages auxquelles elles servent de masque pour s'accroître. Peu de civilisations sont allées jusqu'à aimer cette pensée désagréable qui ruinait beaucoup d'idées avantageuses: il y eut la Chine ancienne, il y eut Rome et, dans Rome, Cinna, César, Latron. Ce dernier a mis sur pied une des rares pensées qui est propre à la Rome antique — qui même la caractérise en regard des œuvres théoriques grecques d'Athènes ou d'Alexandrie — encore qu'il l'ait poussée dans ses conséquences les plus choquantes. Les professeurs des universités modernes, comme les rhéteurs des cités antiques, tous nourris de culture grecque, ne se sont jamais beaucoup plu à la mettre en valeur. Mais jamais la pensée de Latron, en dépit des lubies et de la légère démente qui le prit à la fin de sa vie, ne fut véritablement critiquée dans l'école. Il conserva, y compris après l'exil, l'affection populaire.

Es posible que las guerras europeas de 1914 y de 1940 hicieran poco convincente la distinción entre civilizaciones. En cualquier caso, extinguieron la posibilidad de oponer racionalidad y desorden asesino. Pocos pensamientos en la historia han estado de acuerdo en que la razón y la civilización nunca se han alejado de las fuerzas salvajes que utilizan como máscara para crecer. Pocas civilizaciones han llegado a gustar de este pensamiento desagradable que arruinaba muchas ideas ventajosas: la antigua China, Roma y, en Roma: Cina, César, Latrón. Éste último estableció uno de los raros pensamientos propio de la antigua Roma —que incluso la caracteriza en comparación con las obras teóricas griegas de Atenas o de Alejandría—, aunque lo haya empujado en sus consecuencias más chocantes. Los profesores de las universidades modernas, al igual que los rétores de las ciudades antiguas, todos ellos nutridos por la cultura griega, nunca se han ocupado de destacarlo. Pero el pensamiento de Latrón, a pesar de los caprichos y la ligera locura que le invadieron al final de su vida, nunca fue realmente criticado en la escuela. Incluso después del exilio, conservó el afecto popular.



Varron avait multiplié les écrits et les satires où il mettait en scène les anciens Romains faisant des gorges chaudes aux Grecs sur leurs mœurs, sur l'invention de la philosophie, l'idée du vide, les procédés de la dialectique, les facilités de la raison. Varron fait dire à un des personnages de ses romans: «Les philosophes sont des Sirènes qui se querellent tandis qu'Ulysse passe». Latron estimait que même Varron, même Lucrèce avaient été intimidés par le souvenir des Grecs. Les œuvres des Achéens et de leurs descendants étaient pénétrées de l'idée que les dieux s'exprimaient en langue grecque. Leur langue, qu'ils appelaient «logos», et leur raison, qu'ils appelaient du même nom, était parlée ou estimée dans l'Olympe aussi bien que sur les pentes et dans les gorges du Ténare. Les anciens Romains ne perdirent jamais le souvenir d'une origine plus complexe et plus sale des mots dont ils usaient. Ils avouaient sans honte que leur langue s'était formée comme leur ville: un bout de bois, un morceau de pierre, un homme et la crainte de la pluie.

Latron disait que *ratio* et *affectus* ne pouvaient se mêler l'un de l'autre—plus précisément: *in ratione habere aliquem locum affectus*, que l'une était suspendue à l'autre

Varrón había escrito numerosas sátiras en las que retrataba a los antiguos romanos haciendo bromas pesadas sobre los griegos por sus hábitos, la invención de la filosofía, la idea del vacío, los procedimientos de la dialéctica y las facilidades de la razón. Varrón hizo decir a uno de los personajes de sus novelas: “Los filósofos son sirenas que riñen mientras que pasa Ulises”. Latrón consideraba que incluso Varrón y Lucrecio se habían sentido intimidados por el recuerdo de los griegos. Las obras de los aqueos y de sus descendientes estaban atravesadas por la idea de que los dioses se expresaban en griego. Su lengua, que llamaban “Logos”, y su razón, que llamaban con el mismo nombre, se hablaban o se estimaban tanto en el Olimpo como en las laderas y precipicios del Ténaro. Los antiguos romanos nunca perdieron el recuerdo de un origen más complejo y sucio de las palabras que utilizaban. Confesaban sin pena que su lengua se había formado como su ciudad: un trozo de madera, un pedazo de piedra, un hombre y el miedo a la lluvia.

Latrón decía que *ratio* y *affectus* no podían dissociarse, más exactamente: *in ratione habere aliquem locum affectus*, que una estaba imbricada en la otra porque había sido precedida

parce qu'elle en avait été précédée et, finalement, que la «réflexion rationnelle était peut-être ce qu'on avait fait de plus sentimental».

Il disait que nous avons accoutumé de susciter dans nos vies des peurs qui faisaient l'office de petits murets, des pensées qui étaient comme des refuges dans la montagne, des livres pour se soustraire à l'heure actuelle et des lits pour se recroqueviller dans le sommeil et les plumes des canards.

Il s'agit là encore d'un de ces «heurts de Marcellus» dont Latron était prodigue.

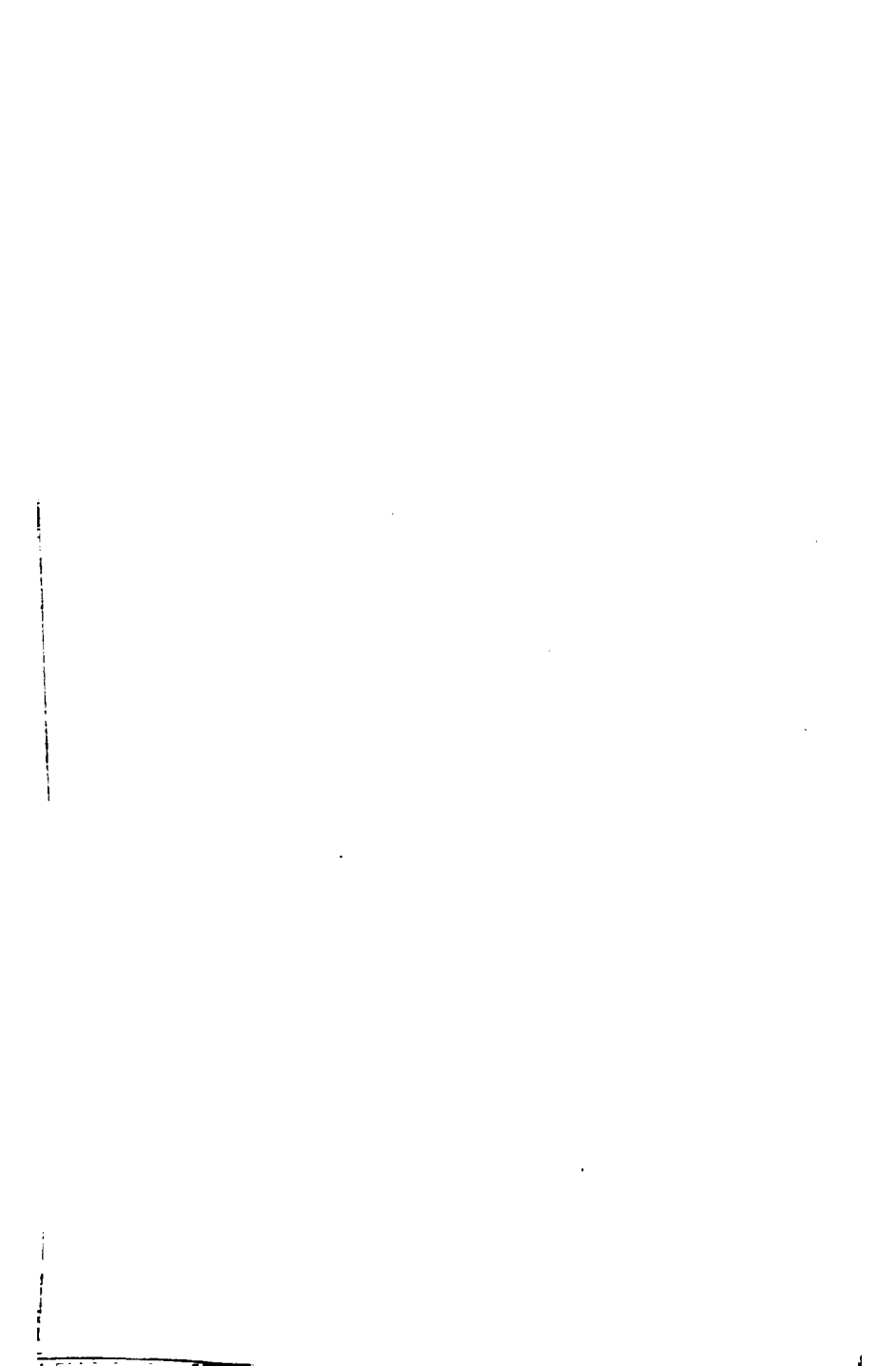
J'ai retrouvé rarement ce mouvement de pensée qui animait Latron. Ce sont quelquefois des anecdotes qui se ressemblent. Pour Archimède, pour Pascal, pour Wittgenstein, les mathématiques furent une diversion à l'incendie, à la douleur physique, au désir homosexuel. Archimède était si acharné à résoudre un problème de géométrie lors du sac de Syracuse, qu'il ne voyait pas la cité brûler ni les cendres blanches et chaudes sur ses mains. C'est le mot de Disraeli étendant l'empire britannique à la terre: *Never explain*. Le comte de Beaconsfield aurait pu ajouter: «La souveraineté chancelle si on la questionne sur son origine. L'autorité est violente et, pour peu qu'elle feigne de n'avoir ni cause ni source, elle ressemble à Dieu». L'existence de chaque homme remonte à un cri de plaisir dont l'image se présente difficilement. Alain —né Emile-Auguste Chartier à Mortagne— affirmait qu'il ne fallait jamais donner les raisons d'un refus parce, sitôt qu'on commençait à se justifier, on commençait aussi à cesser de refuser. Je recopie dans la joie pour finir le mot du prince de Ligne sur le génie militaire du duc de Bragance. Don Juan de Bragance avait été général au service de l'Autriche durant la guerre de sept ans. Le prince de Ligne disait qu'il avait eu très souvent raison parce qu'il n'en avait pas supposé à l'ennemi.

por ella y, finalmente, que “la reflexión racional era quizá lo más sentimental que se había hecho”.

Decía que nos hemos acostumbrado a suscitar en nuestras vidas miedos que actúan como pequeños muros, pensamientos que son como refugios en la montaña, libros para escapar de la actualidad y camas en las que acurrucarnos con sueño y plumas de los patos.

Se trata una vez más de uno de esos “choques de Márulo” de los que Latrón era pródigo.

Pocas veces me he encontrado con el mismo tipo de pensamiento que animaba a Latrón. A veces las anécdotas son similares. Para Arquímedes, para Pascal, para Wittgenstein, las matemáticas eran una distracción del fuego, del dolor físico y del deseo homosexual. Arquímedes estaba tan concentrado en resolver un problema de geometría durante el saqueo de Siracusa, que no vio la ciudad ardiendo ni las cenizas blancas y calientes en sus manos. Fueron las palabras de Disraeli las que extendieron el imperio británico en la tierra: *Never explain*. El conde de Beaconsfield habría podido añadir: “La soberanía vacila si se cuestiona su origen. La autoridad es violenta y, si finge no tener causa ni fuente, se parece a Dios”. La existencia de cada hombre se remonta a un grito de placer cuya imagen nos falta. Alain —de nombre Emile Auguste Chartier, nacido en Mortagne— afirmaba que nunca había que dar las razones de una negativa porque, en cuanto uno comenzaba a justificarse, también empezaba a dejar de rechazar. Me complace terminar copiando las palabras del príncipe de Ligne sobre el genio militar del duque de Braganza. Don Juan de Braganza había sido general al servicio de Austria durante la Guerra de los Siete Años. El príncipe de Ligne dijo que a menudo había acertado porque no había supuesto nada del enemigo.



A lors que Tullius Cicéron déclamait rarement, et devant peu de monde, et en chambre, Porcius Latron parlait volontiers en public: il le faisait en plein air, après convocation, à l'ombre d'un bois d'oliviers qui se trouvait près de sa maison. Latron travaillait peu, soudainement et longuement: en cinquante heures d'affilée, tout était fait.

L'épouse de Porcius était d'Ombrie. Sa fille avait l'apparence et les attraits d'une vraie Romaine: elle en avait les yeux bleus, les cheveux blonds bouclés ramassés en chignon, les seins épais, les hanches et les fesses larges, la peau très blanche, jamais touchée par le soleil, la parole rare et véhémence, les lèvres rouges. Dans sa villa du Viminal, il entendait le bruit des fers des chevaux sur la voie Tiburtine au loin, et les hennissements. En -24, c'est l'ambassade des princes d'Inde. Dans ces années-là, il se prit à chanter chaque aube une vieille chanson au refrain lancinant: *Semper! Semper* (Toujours, Toujours). La tête commençait à lui tourner alors.

La chasse était sa passion favorite et elle l'emportait sur le goût qui le portait aux livres et au jeu de dés. Avant chaque battue, au crépuscule, la veille de la chasse, avant de

Mientras que Tulio Cicerón rara vez declamaba, delante de pocas personas y en su dormitorio, Porcio Latrón se complacía en hablar en público: lo hacía al aire libre, tras ser convocado, a la sombra de un olivar cercano a su casa. Latrón trabajaba poco, de pronto y de golpe: todo estaba hecho en cincuenta horas seguidas.

La esposa de Porcio era de Umbría. Su hija tenía el aspecto y los atractivos de una verdadera romana: ojos azules, cabellos rubios y ondulados, recogidos en un moño, senos gruesos, nalgas y caderas anchas, piel muy blanca, nunca tocada por el sol, el habla rara y vehemente, labios rojos. En su villa de Viminal, oía a lo lejos los relinchos y el ruido de las herraduras de los caballos sobre la vía Tiburtina. En el año 24 a.c., tuvo lugar la embajada de los príncipes de India. En esos años, se aficionó a cantar cada amanecer una vieja canción con un estribillo inquietante: *Semper, Semper* (“Siempre”, “Siempre”). Su cabeza empezó a dar vueltas.

La caza era la pasión favorita de Latrón y prevalecía sobre el gusto que lo inclinaba a los libros y al juego de dados. La víspera, al atardecer, antes de cada cacería, antes de preparar las estacas y cuidar de los caballos, se adentraba en el bosque para escuchar los bramidos. Los largos gritos

préparer les épieux et de prendre soin de chevaux, il allait dans la forêt écouter le brame. Les longs cris de désir, très cavernueux et très rauques, et qui surgissaient aussi imprévisiblement qu'ils s'interrompaient net, descendaient des collines, glissaient dans la vallée et le plongeait dans un état qu'il comparait à celui que cause l'orage avant qu'il explose. Il allait vers les brames, les cerfs, les grandes queues tendues. Il cherchait à assister au combat de préséance auquel les raiements appelaient.

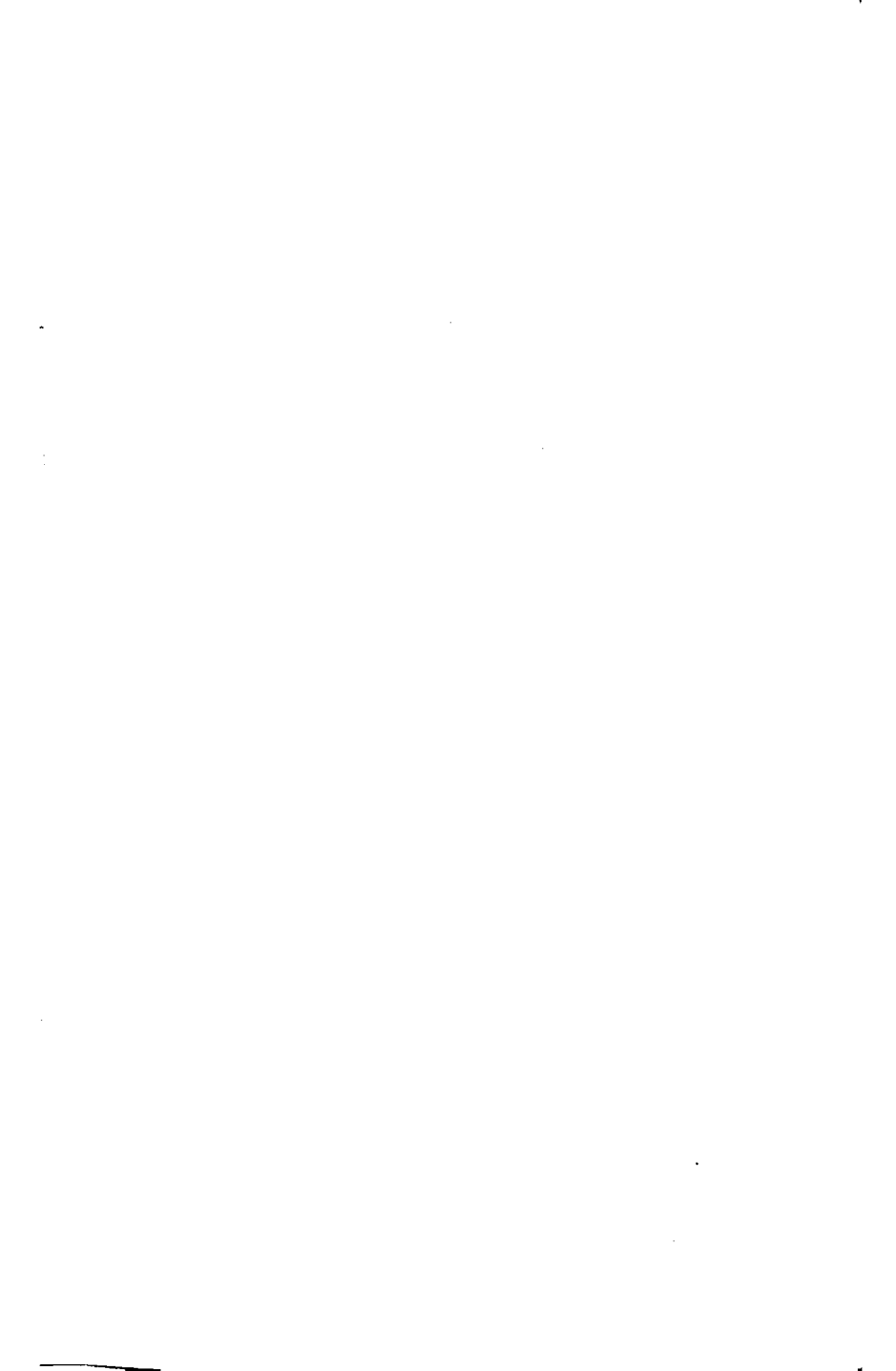
C'est à peu près dans ce temps-là qu'il souhaita s'éloigner du Viminal et des collines les plus urbaines. Il trouva à se rapprocher du Tibre, plus loin que le mont Pincius, au nord de la Porta Flaminia. Il ne voulut plus qu'une cabane de pierres plates sans mortier, avec deux pièces sans fenêtres. Sa femme et sa fille l'avaient déjà quitté. Il mit deux ans à faire recouvrir la cahute de tuiles neuves et jaunes. Il offrait à qui venait (il avait beaucoup d'élèves) des raisins écrasés et du pain noir. Le sol était sans pavement: il mettait des tapis de laine sur la terre pour s'asseoir. Il abandonna la toge et vécut avec une tunique blanche, plus un morceau de laine grise qu'il mettait sur ses épaules (ce qu'on nommait au XIX^e siècle un schall). Il arrêta de se brûler la barbe chaque matin: un court tissu blanc lui envahit le visage. De la porte de la maison, des touffes de joncs secs lui dérobaient la vue du fleuve mais non le lent bruit des eaux qui roulent. C'est de cette époque que datent les formules provocantes qu'il affectionnait et qui plaisaient: «Rechercher la vérité revient à monter à cheval pour pénétrer dans la corolle d'une fleur. Où est la justice ailleurs que dans la faim qui écarte les lèvres de la louve, maîtresse de Rome, au moment où elle hurle?». En vieux français on ne disait hurler que

de deseo, roncós y cavernosos, que surgían tan imprevisiblemente como se interrumpían, bajaban de las colinas, se deslizaban hacia el valle y lo sumían en un estado que él comparaba con el provocado por la tormenta antes de estallar. Se dirigía hacia los bramidos, los ciervos, las grandes colas extendidas. Intentaba presenciar la batalla por la precedencia a la que llamaban los rumores.

Fue por entonces cuando decidió alejarse del Viminal y de las colinas más urbanas. Encontró un lugar más cerca del Tíber, más allá del monte Poncius, al norte de la Porta Flaminia. No quiso sino una cabaña de piedra lisa sin argamasa, de dos piezas sin ventanas. Su mujer y su hija ya le habían dejado. Tardó dos años en cubrir la cabaña con tejas amarillas, nuevas. Ofrecía uvas machacadas y pan negro a quien venía (tenía muchos alumnos). El suelo no estaba pavimentado: ponía alfombras de lana para sentarse. Abandonó la toga y vivía con una túnica blanca, más un trozo de lana gris que se ponía sobre los hombros (lo que en el siglo XIX se llamaba un chal). Dejó de quemarse la barba cada mañana: un paño corto y blanco le cubría la cara. Desde la puerta de la casa, los juncos secos le velaban la vista del río, pero no el lento sonido del agua al correr. Es de esa época que datan las frases más provocadoras que le encantaban y que gustaban: “Buscar la verdad es como montar a caballo para entrar en la corola de una flor. ¿Dónde está la justicia sino en el hambre que separa los labios de la loba, dueña de Roma, mientras aúlla?”. En francés antiguo sólo se decía de un lobo que aullaba, como de un gato que maullaba o de un hombre que babeaba. A los jóvenes les encantaba escuchar las palabras de Porcio. Decía de los filósofos: “No conozco remedio para la sabiduría”. Existen

du loup, comme miauler pour les chats, ou baver pour les hommes. Les jeunes gens aimaient entendre les mots de Porcius. Il disait des philosophes: «A la sagesse je ne connais de remède». Il existe plusieurs versions de ces formules de Porcius Latron. Par exemple: «La chose publique est un caleçon de lin sur une mentule». Ou encore: «Nous fientons. Nous pissons. Nous désirons la tiédeur des vulves des femelles. Deux fois au cours de ma vie j'ai pensé à des questions d'intérêt général mais ces deux fois étaient des fantômes». Lors de l'organisation des comptoirs, il dit à un sage qui venait de la vallée de l'Indus et qui lui exposait ses actions de charité et de respect humain: «Vous êtes si bon que je pense que vous devez vous leurrer». Il disait aussi: «Nul n'est bon volontairement».

varias versiones de estos dichos de Porcio Latrón. Por ejemplo: “Lo público es un calzoncillo de lino en un miembro”, o bien: “Defecamos. Orinamos. Deseamos la tibieza de las vulvas de las hembras. Dos veces en mi vida he pensado en cuestiones de interés general, pero las dos veces eran fantasmas”. Cuando se organizaban los puestos comerciales, le dijo a un sabio que venía del valle del Indo y que le hablaba de sus acciones de caridad y de respeto humano: “Usted es tan bueno que se engaña”. También dijo: “Nadie es bueno voluntariamente”.



Lucius Junius Gallion devint sénateur. Porcius Latron ne devint rien. Sur le bord de la rive, devant la cabane de pierre sèches, les inondations et la pluie avaient mis à nu des gros caïeux qui sortaient de terre. Derrière la maison, il y avait un bois d'oliviers et un champ planté de froment moissonné, et dont les foins piquaient, s'introduisant entre la peau et le cuir des sandales. Plus loin s'étendaient la vigne et la plaine.

Il faisait payer cher ses cours. Il achetait des chevaux. Il consacrait le meilleur de son temps à la chasse. Il montait souvent un petit cheval pommelé et se faisait accompagner par Cupiennius. Un jour, en -19, il lança à huit reprises le javelot et tua cinq fois, dont un cerf au bois dégénéré. Il le nota en lettres grecques à la base du massacre qu'il fit scier. Le bois présentait une dissymétrie: un côté était la réduction à trois pour un de celui qui lui faisait face. La reproduction en était aussi maladroite que chétive et formait un signe qui ressemblait à la lettre sigma. C'est le 21 septembre -19 que, couvert de sueur, de retour de Grèce, débarqué de Brindes, âgé de cinquante et un ans, Virgile mourut en suffoquant au cours d'une toux.

Lucio Junio Galión fue senador. Porcio Latrón no ocupó ningún cargo. En la orilla del río, frente a la cabaña de piedra, las inundaciones y la lluvia habían dejado al descubierto rocas que emergían de la tierra. Detrás de la casa había un olivar y un campo sembrado de trigo, cuyo heno picaba metiéndose entre la piel y el cuero de las sandalias. Más allá había viñedos y llanuras.

Cobraba mucho por sus clases. Compraba caballos. Dedicaba la mayor parte del tiempo a la caza. A menudo montaba un pequeño caballo pardo y le acompañaba Cupiennius. Un día, en el año 19 a.c., lanzó ocho veces la jabalina y mató cinco veces, en una de ellas a un ciervo con una cornamenta degenerada. Lo anotó con letras griegas en la base de la cornamenta, que había serrado. La cornamenta presentaba una asimetría: un lado era la reducción de tres a uno del lado opuesto. La reproducción era tan torpe como frágil, formando un signo que se parecía a la letra "sigma". Fue el 21 de septiembre de 19 a.c. cuando Virgilio, cubierto de sudor, regresó de Grecia, desembarcó en Brindisi, con cincuenta y un años, y murió asfixiado por la tos.

Cupiennius souhaitait que les femmes se lavent avant le coït et exigeait qu'elles voilent leurs parties à l'aide d'un voile blanc. Il ne souffrait pas de les voir tout à fait nues. Tout Rome se moquait de la manie sexuelle de Cupiennius. Il disait qu'il ne pouvait bander que s'il pouvait les prendre avec un peu de laine blanche entre les cuisses. Ce sont les tout débuts de l'amour courtois. On trouve la source de la manie sexuelle de Cupiennius dans Horace (*Satires*, 1, 2). Porcius disait que Cupiennius agissait ainsi parce que son ami prenait les femmes allongées sur le dos. Il disait qu'on ne pouvait pas faire imaginer à un bœuf de faire l'amour avec une vache allongée sur le dos. Porcius Latron prenait les femmes à la mode ancienne, *more ferarum* (à quatre pattes, mot à mot: «selon la coutume des bêtes sauvages»), et il disait qu'il avait besoin de sentir avec le nez leurs parties génitales parce qu'il voyait mal.

Quand sa femme demanda le divorce et porta l'affaire devant le tribunal, sa fille le quitta. Il aimait taper avec une cuiller sur la vaisselle. Ses insolences, débitées sur le ton le plus grave, révoltaient ses proches autant qu'elles enthousiasmaient ses élèves. Après que sa fille eut quitté la demeure, il fit la cour aux sénateurs. Il errait de patron en patron à l'heure de la sportule, accompagné par Cupiennius. Ils disaient: «Pourquoi les femmes ne portent-elles pas de culotte sur leur visage»? Une saison durant, tous les matins à la porte des patrons les plus influents de Rome, Cupiennius et Porcius insistèrent pour que le Sénat se réunît et adoptât une loi qui voilât la face des femmes. Quatre matrones que leur propos scandalisait s'assemblèrent pour les faire déporter à l'une ou l'autre extrémité de l'empire. Ce furent la vieille Livie et Auguste eux-mêmes qui durent

Cupiennius deseaba que las mujeres se lavaran antes del coito y exigía que cubrieran sus partes con un velo blanco. No sufría por verlas completamente desnudas. Toda Roma se burlaba de la manía sexual de Cupiennius. Decía que sólo se le ponía dura si podía cogerlas con un poco de lana blanca entre los muslos. Son los inicios del amor cortés. La fuente de la manía sexual de Cupiennius se encuentra en Horacio (*Sátiras*, 1, 2). Porcio decía que Cupiennius actuaba así porque su amigo cogía a las mujeres acostadas de espaldas. Decía que no se podía hacer que un buey imaginara hacer el amor con una vaca tumbada. Porcio Latrón cogía a las mujeres a la vieja usanza, *more ferarum* (a cuatro patas, palabra por palabra: “según la costumbre de las fieras”), y decía que necesitaba oler sus genitales porque veía mal.

Cuando su mujer pidió el divorcio y llevó el caso ante el tribunal, su hija lo abandonó. Le gustaba golpear los platos con una cuchara. Sus insolencias, pronunciadas en el tono más grave, repugnaban tanto a sus allegados como entusiasmaban a sus alumnos. Tras la partida de su hija, cortejó a senadores. Erraba de patrón en patrón a la hora de la espórtula, acompañado de Cupiennius. Decían: “¿Por qué las mujeres no llevan calzón en el rostro?” Durante una temporada, Cupiennius y Porcio se plantaron cada mañana a la puerta de los patronos más influyentes de Roma, insistiendo en que el Senado debía reunirse y aprobar una ley para velar el rostro de las mujeres. Cuatro matronas, escandalizadas por su propuesta, se reunieron para que fueran deportados a un extremo u otro del Imperio. Tuvieron que intervenir la anciana Livia y Augusto para suspender la orden del destierro que las matronas

intervenir pour suspendre la mesure d'exil qu'elles avaient obtenue. Auguste citait volontiers ce mot de Porcius: «Mon corps est un ru de boue qui n'est pas continu. Ma demeure est un amas de cailloux qui tient debout par hasard. Ce que j'ai inscrit ce matin sur mon morceau de buis est moins personnel que ce que la bave lumineuse de l'escargot a noté sur sa feuille de laitue». Il est vrai que l'empereur aimait se rafraîchir avec des tranches de concombre ou des feuilles de salade, quelles qu'elles fussent, sans qu'on les préparât, dans la crainte qu'il y eût du poison s'il avait fait avertir qu'il mangerait. C'est en -15 qu'Auguste institua l'étalon-or.

En -13, Seneca quitta Rome et regagna l'Espagne. Porcius Latron était présent au banquet d'adieu. Ils entendaient les chevaux piaffer dans l'écurie. Ils n'étaient guère bavards. Ils se serrèrent l'avant-bras en silence.

habían obtenido. Augusto citaba con placer estas palabras de Porcio: “Mi cuerpo es una corriente de lodo que no tiene continuidad. Mi casa es un montón de piedra que se mantiene en pie por casualidad. Lo que escribí esta mañana en mi pedazo de boj es menos personal que lo que la baba brillante del caracol anotó en su hoja de lechuga”.

Es cierto que al emperador le gustaba refrescarse con rebanadas de pepino o con hojas de ensalada, fueran las que fueran, sin que estuvieran preparadas por miedo a que hubiera veneno si había avisado que iba a comer. Fue en el año 15 a.c. que Augusto instituyó el patrón de oro.

En el año 13 a.c., Séneca abandonó Roma y regresó a España. Porcio Latrón asistió al banquete de despedida. Escucharon relinchar a los caballos en el establo. No hablaban. Chocaron el antebrazo en silencio.

.....

.....

VII

Latron détestait la mollesse, la culture grecque, la musique, les dieux et le sucre. Il prenait son vin aigre, sans l'allonger de miel ni de neige tassée et conservée dans la terre. Il repoussait les visites. Il parlait de moins en moins. Il restait sur la rive, entre les joncs, la poussière sablonneuse et les fleurs. Il aimait tendre la main en avant et faire écouter le silence. Il semble qu'il ait habité un morceau de rive plus silencieux que d'autres. On entendait à un mille le bruit de la navette d'une femme. On entendait à deux milles un chien qui jappait aux portes de Rome. L'attaque et le coup de queue d'un chevesne ou d'un brochet paraissaient de grands vacarmes. Les cris des mouettes, le coassement d'une grenouille, la poussière de sang du crépuscule dans l'air, tout prenait au bout du champ, sur la berge de Porcius, une intensité inhabituelle. Il ne possédait pas de puits. Il s'approchait de l'eau. Il posait son genou dans la terre boueuse, portait la main sur la surface du fleuve et buvait une portion du Tibre. Il était fier d'un peuplier qu'il soignait. L'ombre que l'arbre portait sur la rive était faible et étroite mais au couchant elle suffisait à abriter des derniers rayons brûlants du soleil le volume d'un homme. Porcius aimait à se glisser dans son

Latrón detestaba la molicie, la cultura griega, la música, los dioses y el azúcar. Tomaba su vino agrio, sin añadir miel ni nieve compacta conservada en la tierra. Aplazaba las visitas. Cada vez hablaba menos. Se quedaba en la orilla, entre los juncos, el polvo arenoso y las flores. Le gustaba tender la mano y hacer que la gente escuchara el silencio. Parece que vivió en una parte de la orilla más silenciosa que otras. A una milla se oía el ruido de la barca de una mujer. A dos millas se oía a un perro ladrando a las puertas de Roma. El ataque de una palometa o de un lucio y el golpe de su cola sonaban como un gran estruendo. El chillido de las gaviotas, el croar de una rana, el polvo de sangre del crepúsculo en el aire: todo adquiría una intensidad inusitada al final del campo, en la ribera de Porcio. No tenía pozo. Se acercaba al agua. Apoyaba la rodilla en la tierra fangosa, ponía la mano en la superficie del río y bebía una porción del Tíber. Estaba orgulloso de un álamo que cuidaba. La sombra que el árbol proyectaba en la ribera era débil y estrecha, pero al atardecer bastaba para resguardar el bulto de un hombre de los últimos rayos ardientes del sol. A Porcio le gustaba deslizarse a su sombra y esperar a que cayera la noche. Solía decir:

ombre et à attendre que la nuit descende. Il disait: «Cette eau jaune qui coule, ce peuplier, la grenouille qui saute, le chevesne qui chasse, un bruit lointain d'aboies et d'enfants qui se mouillent en lançant des gouttes d'or sur l'ombre des feuillages, mon pied qui pénètre l'eau: quand le bonheur commence à venir, la phrase perd toute extrémité. Elle n'a pas plus de verbe que de fin».

Sénèque dit que deux fois par jour il se dénudait dans les roseaux jaunes et verts, se trempait dans l'eau, s'ébattait comme un petit enfant. Il se branlait sur la surface du Tibre et jouait du reflet de sa mentule sur l'eau sombre. Il disait qu'il prenait un bain dans un souvenir, que le paysage était constant, que seule la peau avait plissée comme celle d'un sexe d'homme qui se recroqueville après qu'il a bandé. Il disait: «Ce ne sont pas de vérités. Ce sont des ofrandes». Il disait encore: «La pensée d'un homme s'arrête là où le soleil le surprend». Dans Sénèque: «Les œuvres de l'esprit étaient des choses qui inspiraient un grand respect à Porcius Latron. Mais, plus que les livres, les monuments, les fresques ou les guerres, l'argumentation rationnelle lui paraissait la chose la plus digne d'être admirée par les citoyens. Il disait que la rationalité se ressentait toujours de son origine qu'il comparait à un stratagème de chasseur. L'esprit et ses œuvres n'étaient à ses yeux qu'un morceau de la nature qu'il présentait sous la figure d'une branche d'arbre qui se serait trouvée perdue parmi toutes les autres branches et les feuilles. La raison n'était au regard de l'arbre qu'un petit bourgeon compliqué et sanglant. L'ordre de la pensée, de la cité et des mœurs des habitants des cités était lui-même logique et précaire. Si on saisit ce qui germe dans le cerveau dans son enfance, disait Porcius, c'est une petite

“Esta agua amarilla que fluye, este álamo, la rana que salta, la palometa que caza, el sonido lejano de los ladridos y los niños que se mojan arrojando gotas de oro sobre las sombras del follaje, mi pie que penetra en el agua: cuando la felicidad comienza a llegar, la frase pierde toda extremidad. No tiene verbo ni final”.

Séneca dice que dos veces al día se desnudaba en los juncos amarillos y verdes, se mojaba y se divertía como un niño pequeño. Se masturbaba en la superficie del Tíber y gozaba por el reflejo de su miembro en el agua oscura. Decía que se bañaba en un recuerdo, que el paisaje era constante, que solo la piel se había arrugado como la del sexo de un hombre que se enrosca después de una erección. Decía: “No son verdades, son ofrendas”. Añadía: “El pensamiento de un hombre se detiene ahí donde lo alcanza el sol”. Y Séneca: “Las obras de la mente eran cosas que inspiraban un gran respeto a Porcio Latrón. Pero más que los libros, los monumentos, los frescos o las guerras, la argumentación racional le parecía lo más digno de ser admirado por los ciudadanos. Decía que la racionalidad siempre se veía afectada por su origen, que comparaba con la estrategia de un cazador. La mente y sus obras no eran para él más que un trozo de naturaleza, que él presentaba en forma de una rama de árbol perdida entre todas las demás ramas y hojas. Ante el árbol, la razón no era más que un pequeño, complicado y sangriento brote. El orden del pensamiento, de la ciudad y de las costumbres de los habitantes de las ciudades era en sí mismo lógico y precario. “Si captamos lo que germina en el cerebro en su infancia, decía Porcio, es una pequeña cosa sin autonomía. Si lo percibimos en su madurez, lo que no era más que un nudo enmarañado

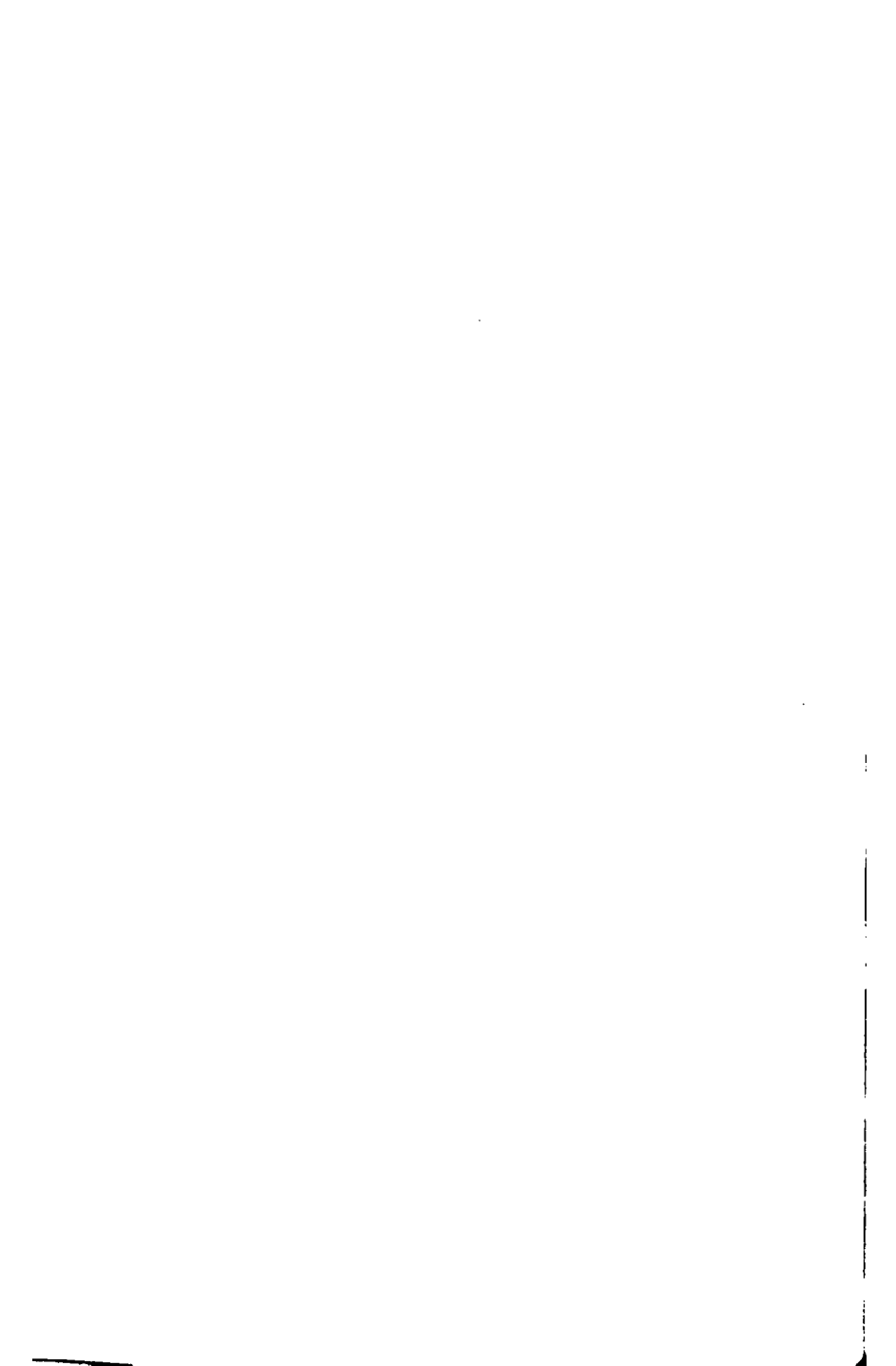
chose sans autonomie. Si on la perçoit dans sa maturité, ce qui n'était qu'un nœud de cheveux embrouillés, est devenu un tapis assujéti de toutes parts aux brins et aux soies de la saison, de l'ensommeillement, de la digestion, de la famille, de la cité et du siècle sur lesquels le tapis tire beaucoup de sa ressource sinon son destin. Il disait: «La raison n'offre aucun avantage ni surabondance au contraire des fonctions que peuvent emplir les dents, la langue et la salive». Il disait encore: «Quand je vois une lyre, un compas de géomètre, une peau roulée pour écrire, un argument construit sous la forma: Si a...alors b..., je pleure d'émotion en me disant à moi-même: Comme ces choses sont touchants!». Il pensait aussi que les cités des hommes avaient bâti un empire qui portait sur la vapeur qui se dresse parfois sur la surface un mirage inutile. Il y avait des hommes qui croyaient que le temps avait un sens, l'espace une direction, la vie humaine une nécessité, l'univers un destin, le sang qui coule une cause, l'infini une mâchoire! Il disait que dans cet empire, qui était un reflet peuplé d'ombres, les hommes qui croyaient que la pensée était une connaissance désintéressée ne voyaient pas combien ils étaient intéressés à ce désintérêt. Il disait: «Ce sont des ombres qui avancent aux pieds des enfants, des oies, des arbres, des femmes et des cabarets à vin où vont les mariniers. Je ne regarde pas les êtres ni les couleurs mais cette tache mouvante et brune qui les accompagne. J'écoute le doux déplacement des ombres sur les caïeux et les sable du chemin et sur les herbes et les épis qui le bordent. Comme tous les jours, la lumière puis la lueur du soleil ne cessent de diminuer puis d'allonger ces taches qui sont comme des taies sur l'œil qui se déplacent. J'allais jadis sur les bords du Tibre: c'était le fleuve qui

de cabellos se ha convertido en una alfombra sometida por todos lados a las hebras y sedas de la estación, del sueño, de la digestión, de la familia, de la ciudad y del siglo de los que la alfombra extrae gran parte de sus recursos, si no su destino”.

Decía: “La razón no ofrece ninguna ventaja ni sobreabundancia, a diferencia de las funciones que pueden cumplir los dientes, la lengua y la saliva”. Y repetía: “Cuando veo una lira, un compás de geómetra, una piel enrollada para escribir, un argumento construido en forma de: Si a... entonces b., lloro de emoción diciéndome a mí mismo: ¡Qué conmovedoras son estas cosas!”. También pensaba que las ciudades de los hombres habían construido un imperio que llevaba en el vapor que a veces se alza sobre la superficie un espejismo sutil. Hay hombres que creen que el tiempo tiene un sentido, el espacio una dimensión, la vida humana una necesidad, el universo un destino, la sangre que corre una causa, ¡el infinito una mandíbula! Decía que en este Imperio, que era un reflejo poblado de sombras, los hombres que creían que el pensamiento era un saber desinteresado no veían cuánto les interesaba este desinterés. Decía: “Son sombras que se mueven a los pies de los niños, gansos, árboles, mujeres y tabernas de vino a las que van los barqueros. No miro las personas ni los colores sino esa mancha movediza que las acompaña. Escucho el suave desplazamiento de las sombras sobre las piedras y la arena del camino y sobre las hierbas y las espigas que lo bordean. Como todos los días, la luz y luego el resplandor del sol no cesan de disminuir y luego de alargar esas manchas que son como fundas sobre el ojo en movimiento. Antaño solía ir a orillas del Tíber, el río que pasaba por Roma.

passait par Rome. Rome était une ville. Est-ce que vous vous souvenez des filets des pêcheurs, nains comme des insectes, sur la rive? Huit ou dix pêcheurs plus petits que le petit doigt portaient les ombres grises sur leurs épaules et entraient dans l'eau jaune lentement. Plus loin encore, mêlées à la brume d'Ostie, près des nuages, comme des réflexions brouillées sur des miroirs à main de cuivre, une ou deux voiles de chaluts en retard revenaient dans la nuit commençante. A vingt coudées de mon regard une file d'oies marchaient: oies presque jaunes et bordées de rouge. Le Tibre et l'Achéron ne formaient peut-être qu'un fleuve, ou bien tout fleuve s'assemble à l'eau première qui est retenue dans l'utérus des femmes, ou peut-être n'y a-t-il d'autre rive que celle où notre corps se casse dans son reflet sur les matières qui brillent ou dans l'ombre qu'il porte à partir de ses pieds. Ils sont rouges. Ma main aussi, posée sur la balustrade du ponton, est rouge dans le couchant. Sans doute mon visage est-il rouge. Mais rien ne voit mon visage».

Roma era una ciudad. ¿Recuerda las redes de los pescadores diminutos como insectos en la orilla? Ocho o diez pescadores más pequeños que el dedo meñique cargaban las sombras grises en sus hombros y se adentraban, lentamente, en el agua amarilla. Más lejos aún, mezcladas con la bruma de Ostia, cerca de las nubes, como reflejos borrosos en espejos de cobre, una o dos velas de arrastreros que se atrasaban volvían en la noche iniciante. A veinte metros de mi mirada desfilaba una fila de gansos: gansos casi amarillos con machas rojas. Tal vez el Tíber y el Aqueronte fueran un solo río, o tal vez todos los ríos se unan para formar la primera agua que se retiene en el útero de las mujeres, o tal vez no haya más orilla sino aquella en la que nuestro cuerpo se deshace en su reflejo sobre materias que brillan o en la sombra que proyecta. Son rojos. También mi mano, apoyada en la barandilla del pontón, es roja bajo el sol poniente. Sin duda mi cara es roja. Pero nada puede ver mi cara”.



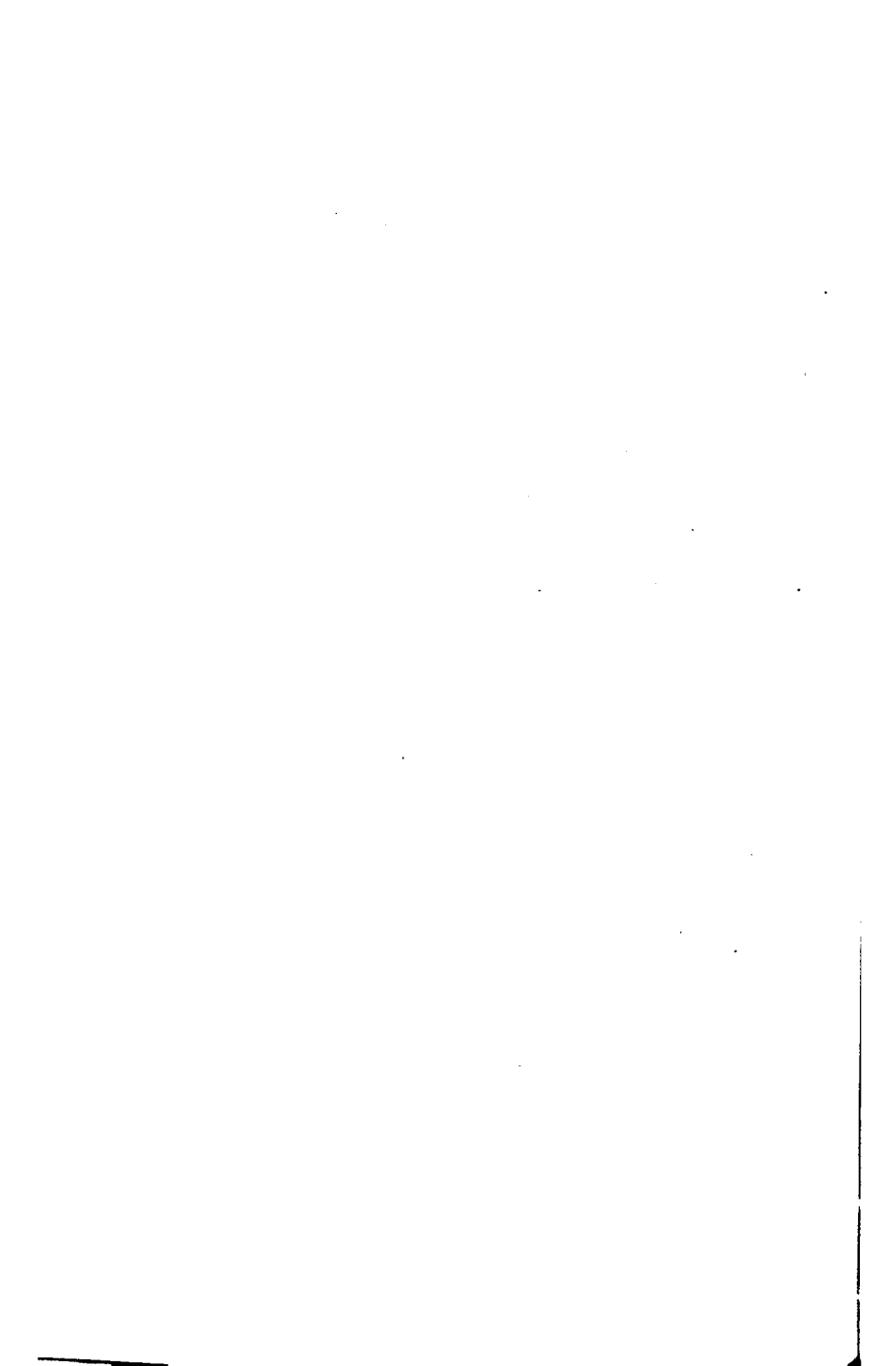
VIII

Quand son épouse mourut, il acheta un petit tambour tendu de peau à un marchand égyptien. Il tapait et poussait des cris de guerre. Les enfants le suivaient en riant et en gigotant. Auguste le reçut dans sa maison avec une dizaine d'autres déclamateurs. Il semble que la tête lui était déjà déglinguée. «Déclinquer» est un vieux verbe dont usaient les marins du Nord. C'est arracher le «clin», le bordage de la barque, et c'est manquer couler. On ne sait comment la réception et le concours se déroulèrent et même la notice d'Annaeus Sénèque reste muette sur ce point. Toujours est-il que l'empereur ordonna qu'il fût séance tenante éloigné de la Ville.

En -9, Annaeus Seneca, l'ordre impérial scellé, vint chercher son ami. Porcius Latron ne voulait pas abandonner sa cabane ni ses osiers, ni ses caïeux, ni ses chevesnes. Il fallut l'attacher. On le transporta assis sur son cheval, les mains liées à son bagage. Il revit la terre rouge. Il revit Cordoue et le Guadalquivir. La galère qui les avait conduits de Narbonne jusqu'à Palma de Majorque accosta à Malaca. Sur le navire, durant la traversée, il ne mangea que de la friture avec un peu de galette mouillée d'eau. Il réclamait qu'à son arrivée sur la terre d'Espagne on le logeât soit sur la berge d'une rivière soit sur la grève de la mer.

Cuando murió su mujer, compró un pequeño tambor de piel a un mercader egipcio. Golpeaba y daba gritos de guerra. Los niños, riendo y contoneándose, le seguían. Augusto lo recibió en su casa con una docena de otros declamadores. Al parecer, su cabeza estaba ya estropeada. Declinar es un antiguo verbo utilizado por los marineros del Norte. Significa arrancar el aparejo, el entarimado del barco, y no hundirse. No se sabe cómo se desarrollaron la recepción y la competición, incluso la nota de Anneo Séneca guarda silencio sobre este punto. Lo cierto es que el emperador ordenó su expulsión inmediata de la ciudad.

En el año 9 a.c., Anneo Séneca, sellada la orden imperial, fue a buscar a su amigo. Porcio Latrón no quería abandonar su cabaña, sus sauces, sus bulbos y sus peces. Hubo que atarlo. Lo transportaron sentado en su caballo, con las manos atadas al equipaje. Volvió a ver la tierra roja. Volvió a ver Córdoba y el Guadalquivir. La galera que los había llevado de Narbona a Palma de Mallorca atracó en Malaca. En el barco, durante la travesía, sólo comió frituras con un poco de pan empapado en agua. Cuando llegó a tierra española, pidió que lo alojaran en la orilla de un río o en la orilla del mar.



Il resta seul durant les cinq dernières années de sa vie dans un bois qui bornait le domaine des Sénèque à huit milles de Corduba. Bien qu'il eût perdu un œil, il chassait encore à l'épieu ou il pêchait. Il commença à tousser parce qu'il ne résistait pas à l'envie de prendre des bains deux fois par jour dans l'eau glaciale qui coulait à quelques pas en descendant du mont. Un matin d'hiver, alors qu'il poursuivait un cerf et qu'il avait voulu traverser à gué un torrent qui dévalait le coteau, l'eau froide lui était venue d'un coup jusqu'à la pointe des seins. Il n'avait pu faire sécher ni sa tunique ni le mantelet de laine qu'il portait et qui dégouttaient. Dans un encaissement du défilé, il tomba nez à nez sur une chèvre qui s'était entravée dans un taillis. Elle regardait autour d'elle en silence. Puis elle bêlait épouvantablement. Ce son l'effraya. Il ne se remit pas du froid qu'il prit à cette occasion. Du moins c'est ce que dit Sénèque le fils (le philosophe), quand il rapporte les circonstances de sa mort.

Il avait planté de la zizanie dans le champ qui était situé derrière sa maison. La zizanie est une plante qui demande beaucoup d'eau et dont il tirait de la farine. Il disait: «Fasse les dieux que mon langage reste vivant!» Il disait aux vachers

Durante los últimos cinco años de su vida, vivió solo en un bosque que lindaba con la finca de los Séneca, a ocho millas de Córdoba. Aunque había perdido un ojo, seguía cazando o pescaba. Comenzó a toser porque no podía resistirse a bañarse dos veces al día en el agua helada que corría a pocos pasos del monte. Una mañana de invierno, cuando acechaba a un ciervo y quiso vadear un torrente que bajaba por la ladera, el agua helada le llegó de golpe hasta el pecho. No había podido secarse ni secar su túnica ni la manta de lana que llevaba. En un rincón del desfiladero se encontró cara a cara con una cabra atrapada en un matorral, que miraba alrededor en silencio, luego lanzó un balido aterrador. El sonido le espantó. Nunca se recuperó del escalofrío que sintió aquella vez. Al menos eso es lo que dice Séneca hijo (el filósofo), cuando describe las circunstancias de su muerte.

Había sembrado cizaña en el campo detrás de su casa. La cizaña es una planta que requiere mucha agua y con la que se hace harina. Decía: “Que los dioses mantengan vivo mi lenguaje”. A los pastores que pasaban delante de su casa o a los cazadores que mendigaban un tazón de leche o que pedían una bola de paja les decía: “Desconfíen de cualquier

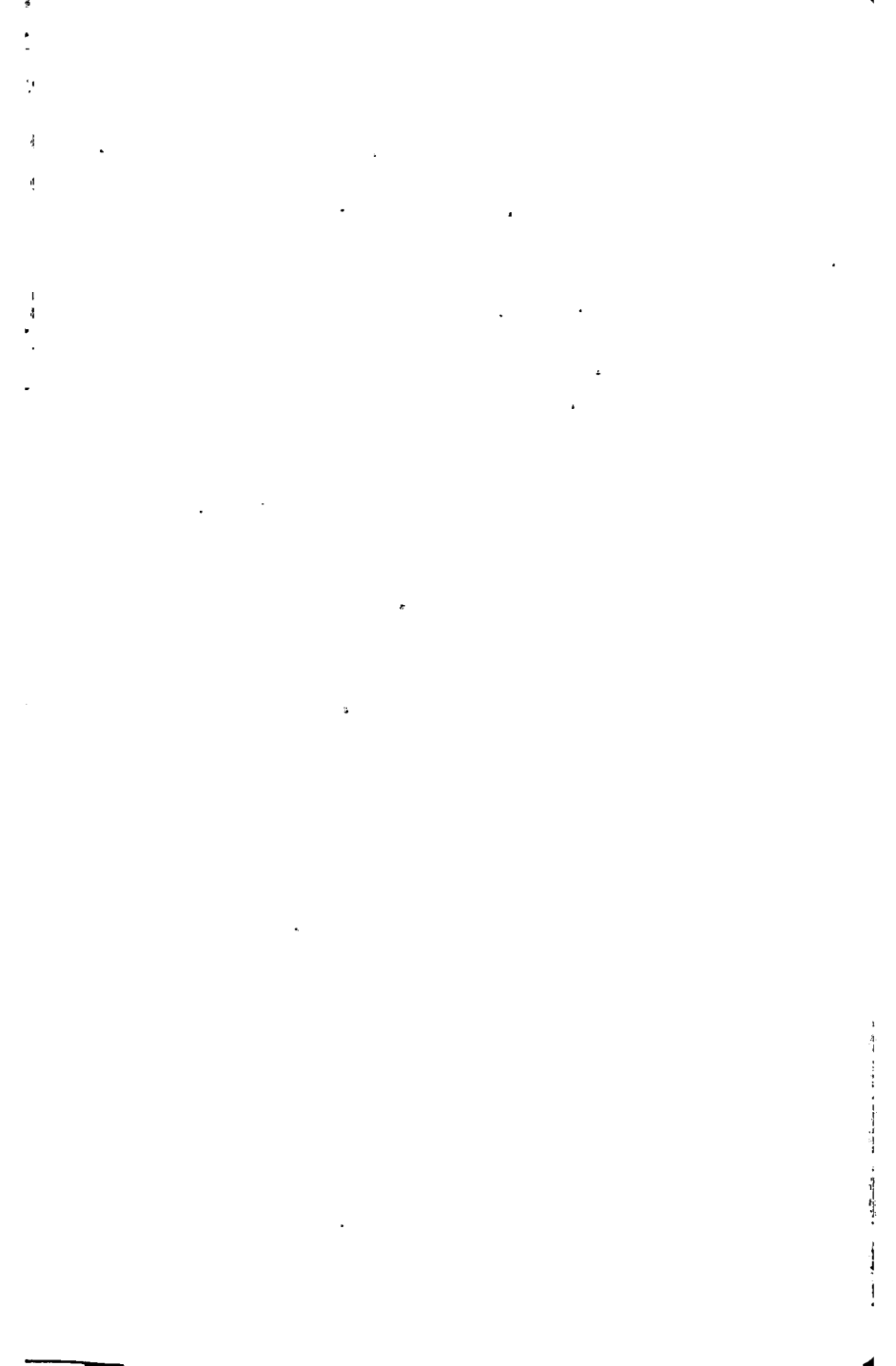
qui passaient devant chez lui ou aux chasseurs qui imploreraient un bol de lait ou qui sollicitaient une balle de paille: «Méfiez-vous de tout homme qui a besoin d'une armoire, d'un système convaincant, d'une femme et d'un balai!»

On le voyait quelquefois au cabaret du domaine. Il jouait aux dés en mangeant des prunes bleues. Un jour, il coucha et fit un rêve qui l'emplit de terreur et qu'il confia au personnel de la villa en tremblant de tous ses membres: il avait rêvé de son fils mort dans une bataille. Il s'était réveillé couvert de sueur et en larmes, en criant. Il n'avait jamais eu de fils. C'était en -4. En -4 avant Jésus-Christ, Jésus-Christ naissait dans une auge, la mère accroupie dans la paille, les cuisses ensanglantées, dans la compagnie d'un bœuf qui beuglait doucement, d'un âne qui hennissait tout bas. C'était à Bayt Lahm, au sud de Jérusalem, en Cisjordanie. C'était en l'an 749 de Rome. Marcus Porcius Latron disait: «Les sentiments humains dans le monde sont rares. Moi-même il m'arrive d'en éprouver trois ou quatre dans l'année. Mais je ne connais personne autour de moi pour les partager». C'est la sentence de Latron que je préfère à toutes celles qui sont conservées sous son nom.

hombre que necesite un armario, un sistema convincente, una esposa o una escoba”.

Se le veía algunas veces en la taberna de la finca. Jugaba a los dados mientras comía ciruelas azules. Un día se acostó y tuvo un sueño que le llenó de terror y que confió al personal de la villa, temblando: había soñado que su hijo moría en una batalla. Se despertó bañado en sudor y lágrimas, gritando. Nunca había tenido un hijo. Fue en el año 4 a.C. En el año 4 antes de Cristo, Jesucristo nació en un pesebre, su madre agazapada en la paja, con los muslos ensangrentados, en compañía de un buey que mugía despacio y de un asno que rebuznaba muy bajo. Fue en Belem, al sur de Jerusalén, en Cisjordania. Era el año 749 de Roma.

Marco Porcio Latrón decía: “Los sentimientos humanos en el mundo son raros. Yo mismo experimento a veces tres o cuatro en un año. Pero no conozco a nadie a mi alrededor que los comparta”. Es la sentencia de Latrón que prefiero de todas las que se conservan con su nombre.



X

A nnaeus Seneca (le confident et l'ami auquel Auguste avait confié Latron au moment de sa disgrâce, en sorte qu'il regagnât l'Espagne) a fourni une version plus sombre de sa mort. C'était une journée d'hiver lumineuse et chaude. Il était arrivé à cheval par la plaine et se dirigeait vers une fontaine qu'abritait un bosquet. Il descendit de la jument qu'il montait alors et se lava les mains, les bras, la barbe, les cheveux ras dans l'eau courante, en amont de la fontaine. En relevant son visage il remarque une jeune femme à genoux devant la pierre, à vingt pas de lui, qui battait son linge bruyamment. De sa bouche sortait une haleine matérielle. De son œil unique il se contraignit à regarder, plus haut, le sommet de la colline mais il ne put empêcher que son regard se portât de nouveau sur la jeune femme agenouillée, les fesses larges, frappant du plat de la main les tuniques et les toges. Elle accepta de l'accompagner dans sa cabane. Sa cabane sentait le tilleul qu'on y amoncelait jadis et comportait trois pièces. Elle était pleine aussi d'une odeur de cendres: il y avait, creusé à même de sol, un brasier qu'il recouvrait d'une planche. Il flaira la femme et son odeur le satisfit. Elle voulut s'asseoir sur lui, face à lui, et prendre son plaisir en soulevant ses fesses et

Anneo Séneca (el confidente y el amigo al que Augusto había confiado a Latrón en el momento de su desgracia para que volviera a España) ha proporcionado una versión más oscura de su muerte. Era un luminoso y cálido día de invierno. Había llegado a caballo por la llanura y se dirigía hacia una fuente resguardada por un bosquecillo. Desmontó de la yegua, se lavó las manos, los brazos, la barba y el pelo en el agua corriente de la fuente. Al levantar su rostro vio a una joven arrodillada ante una piedra, a veinte pasos de él, que golpeaba su ropa haciendo mucho ruido. De su boca salía un aliento material. Con su único ojo se obligó a mirar más arriba, a lo alto de la colina, pero no pudo evitar que su mirada volviera a la joven arrodillada allí, con las nalgas abiertas, golpeando las túnicas y las togas con la palma de la mano. Aceptó acompañarle a su cabaña. Su cabaña olía a los tilos que antaño se habían amontonado allí y tenía tres habitaciones. También olía a ceniza: había un brasero excavado en el suelo, que cubría con una tabla. Olfateó a la mujer y su olor le satisfizo. Ella quiso sentarse sobre él, frente a él, y darse placer levantando sus nalgas y sentándose sucesivamente sobre su miembro. Él tuvo ocho o nueve largos chorros de semen que

en s'asseyant tour à tour sur sa mentule. Il eut huit à neuf longs jets de semence qui lui procurèrent un plaisir qu'il n'avait jamais connu. Il chercha à se souvenir du nom de la femme âgée qui l'avait aimé de cette façon quand il sortait de l'enfance et il ne retrouva pas son nom. Il paya la jeune femme et l'interrogea sur les siens. Elle était osque. Il lui proposa de demeurer quelque temps à ses côtés et ils s'entendirent sur un prix élevé: un cheval. Elle demeurait la plupart du temps dans la chambre où ils dormaient. Il senti peu à peu à la porte de la chambre l'odeur différente de celle qui l'habitait. C'était un relent lourd et sucré et il bandait aussitôt qu'il le reniflait. Sa transpiration elle aussi dégageait une odeur acide qu'il aimait. Elle était paisible. Elle aimait les jacinthes, les petites cloches bleues des jacinthes. La deuxième nuit il s'endormit contre son dos, elle disposa son sexe entre ses fesses et il eut l'impression que la solitude l'avait abandonné. Il se dit que ce devait être un rêve. Comme il ne retrouvait pas le nom de la femme plus âgée qui jouissait comme faisait la fille osque, il prit conscience que sa mémoire étonnante l'avait quitté. Tandis que la jeune femme dormait, il regardait sa tétine dans la lueur de la lampe et la touchait et la trouvait douce sous les doigts. Sénèque rapporte encore deux mots de Porcius Latron: chaque fois, après le plaisir, dans la grande salle au brasier, il s'approchait du miroir fixé au mur de terre, il disait en regardant sa cicatrice, son œil mort, son sourcil blanc: «Pourquoi me trahissez-vous, larmes inopportunes?» On ne sait ce qu'il entendait par le mot «larmes», mais il est vrai qu'on ne le sait de personne. Il dit aussi à son ami, durant les tout derniers jours qu'il vécut: «Pourquoi parler? Quand les lèvres se détachent l'une de l'autre les

le proporcionaron un placer que nunca había conocido. Trató de recordar el nombre de la anciana que le había amado de este modo cuando salía de la infancia, pero no pudo recordarlo. Pagó a la joven y le preguntó por los suyos. Era osca. Le propuso quedarse un tiempo a su lado y acordaron un alto precio: un caballo. Ella permanecía la mayor parte del tiempo en la habitación donde dormían. Poco a poco, en la puerta de la habitación, él percibió un olor diferente al que estaba acostumbrado. Era un hedor fuerte y dulce: se le puso dura en cuanto lo olió. Su sudor también desprendía un olor ácido que le gustó. Ella era apacible. Le gustaban los jacintos, las pequeñas campanas azules de los jacintos. La segunda noche que se durmió contra su espalda, ella colocó su sexo entre sus nalgas y él sintió como si la soledad le hubiera abandonado. Se dijo que debía de ser un sueño. Al no poder recordar el nombre de la anciana que disfrutaba como lo hacía la joven osca, se dio cuenta de que su asombrosa memoria le había abandonado. Mientras la joven dormía, miró su teta a la luz de la lámpara y la tocó, encontrándola suave bajo sus dedos. Séneca relata lo siguiente de Porcio Latrón. Cada vez que, después del placer, en la gran sala del brasero, se acercaba al espejo fijado a la pared de tierra, decía, mirando su cicatriz, su ojo muerto, su ceja blanca: “¿Por qué me traicionan, lágrimas inoportunas?”. No sabemos qué quería decir con la palabra “lágrimas”, pero es cierto que nadie lo sabe. También le dijo a su amigo, durante los últimos días que vivió: “¿Por qué hablar? Cuando los labios se separan, los dientes se enfrían tanto”. Murió a finales del invierno, en el año 4 a.c. Tenía el sexo húmedo aún y no del todo atrofiado.

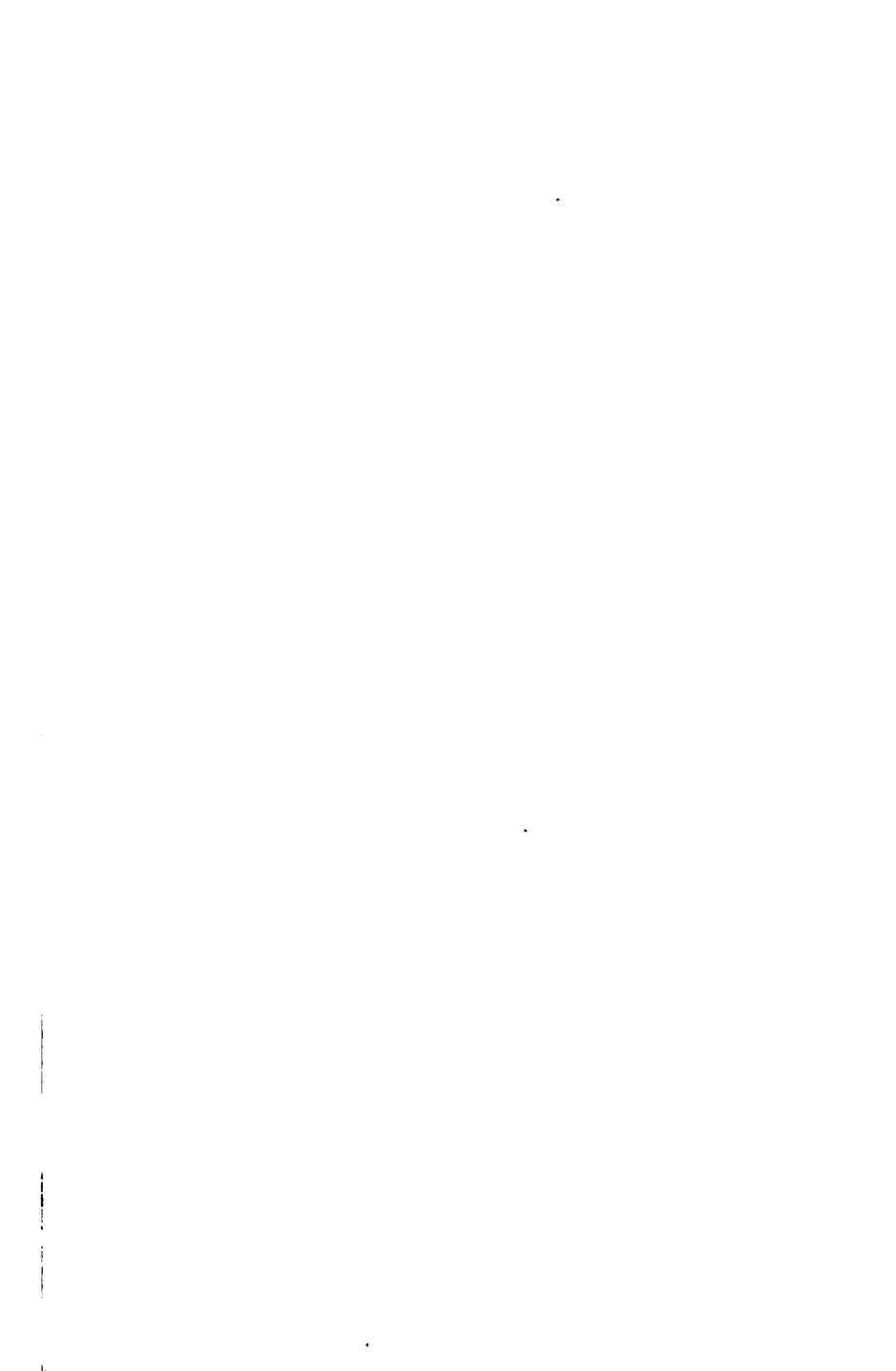
dents ont si froid». Il mourut à la fin de l'hiver, en -4. Il avait le sexe humide encore et point tout à fait rabougri. Il se regarda dans le miroir de cuivre. Il vit son œil qui éclatait de bonheur. Il se trancha la gorge d'un coup sec. Le sang gicla avec un bruit de gargouillis. La fille osque s'enfuit avec son cheval et on ne la retrouva pas.

Se miró en el espejo de cobre. Vio su ojo rebosante de felicidad. Se degolló de un golpe seco. La sangre brotó a borbotones. La muchacha osca huyó con su caballo. Nunca la encontraron.



La
razón,
uno de los
tomos que con-
forman la colección de
Cuadrivio, se imprimió a
los 11 días del mes de junio
de 2025 en la Ciudad de
México. El cuidado de la
edición estuvo a cargo
del traductor.





Hume dijo que “la razón es esclava de las pasiones”. Pascal Quignard va más lejos: la razón nace herida, tartamudea, sangra. En *La razón*, el último gran declamador romano, Marco Porcio Latrón, encarna una inteligencia que no argumenta, sino que recuerda, balbucea, caza. Con una prosa que es música y exaltación, desmonta la razón clásica para hallar, entre la infancia y el exilio, su núcleo oscuro y visceral. Traducida con belleza por Audomaro Hidalgo, esta obra desciende hacia lo anterior al lenguaje, ahí donde pensar es también temblar.

ISBN: 978-607-8775-20-0

